

FOFO



magazine

LE MAGAZINE DE LA CULTURE NIGERIENNE

4. Théâtre

Pipo, Déffo
Fatoumata Diado Sékou

8. Musique

Etran Finatawa
Hadiza Mangou

10. Hip Hop

Crazy Girls
Kaidan Gaskia 2

12. Mode

Fima, Attou Miss

14. Cinéma

La famille c'est nous
Idi Nouhou

16. Peinture

Marie Kaziendé

17. Patrimoine

L'Emzad

18. Black and Famous

Joséphine Baker



Voice SMS

faites parler vos sms

le SMS change avec Orange



Editorial

Par Alzouma Issaka Walter

En cette fin d'année, FOFO MAGAZINE est heureux d'accueillir dans son équipe deux nouveaux correspondants, Monsieur Bello Marka, directeur de publication du mensuel régional d'informations générales Le Damagaram de Zinder et Monsieur Hadan Issouf, animateur radio à Agadez. Ces nouvelles collaborations permettront de mettre toujours plus en avant la diversité culturelle de notre pays dans votre magazine.

Et c'est bien de diversité culturelle que le Forum Africain du Film Documentaire (FAFD) qui s'est déroulé du 7 au 17 décembre 2011 au CCFN de Niamey a parlé. Voilà déjà six ans qu'Inoussa Ousseini, l'un des premiers cinéastes nigériens, ancien ministre et désormais Ambassadeur du Niger à l'Unesco, a initié cette manifestation qui permet chaque année aux nigériens de voir des films nigériens, africains, des documentaires du monde entier gratuitement pendant dix jours. Cette sixième édition a été réalisée par la seule volonté de son promoteur car là encore le manque de financement du secteur culturel nigérien et le désintérêt de l'Etat se sont manifestés. Ecoutez bien, le FAFD a acheté 265 épisodes de la série ivoirienne 'Ma famille' pour diffusion sur les télévisions nigériennes en 2012 et invité à cette occasion sa réalisatrice et actrice vedette Akissi Delta. De plus le Forum forme depuis ses débuts de jeunes nigériens, notamment des jeunes filles, à la réalisation de films documentaires. Le FAFD prend même en charge les frais de formation de certains d'entre eux pour suivre le master de cinéma de l'IFTIC qu'il a d'ailleurs contribué à mettre en place. Qui dit mieux ? Pourtant où étaient les cadres du Ministère de la Culture à cette manifestation ? Alors même si l'Etat nigérien n'est pas reconnaissant pour cette initiative, les nigériens le sont. Merci Inoussa Ousseini, merci le FAFD.

FOFO Magazine souhaite à tous ses lecteurs ses meilleurs voeux pour l'année 2012.

Partenaire:



FOFO MAGAZINE

est une publication de l'Association FOFO

Arrêté n° 0330 / MI / SP / D / DGA

BP 10120 Niamey - Niger

E-mail: fofo_mag@yahoo.fr

Tél: +227 94 25 79 16 / 91 03 99 06

www.fofomag.com

Directrice de publication:

Marie Adji

Rédacteur en chef:

Alzouma Issaka Walter

**Vous souhaitez faire connaître
vos activités culturelles
envoyez vos articles à:
fofo.magazine@gmail.com**

Studio FOFO

la qualité au meilleur prix

- enregistrement audio -

hip hop et orchestres

- montage vidéo -

- location de sonorisation -

situé Boulevard Mali Béro derrière Orange Niger
Tél: 90 00 74 61

www.fofomag.com

**le premier site culturel
du Niger!**

**Retrouvez toute l'actualité
culturelle nigérienne**

**des infos, des vidéos, de la
musique, ...**

**8 années d'archives
culturelles nigérienne!**



THEATRE



Le flambeau des veillées de conte rallumé au Niger

Par Bello Marka

Il était une fois au village des artistes du Centre Culturel Franco Nigérien de Zinder, un atelier de formation de conteurs organisé par l'Association des Conteurs du Niger ASCONI et Afrigogo (Burkina Faso-Africalia) avec l'appui de l'Agence de Coopération de l'Ambassade d'Espagne au Niger (AECID). C'était la semaine du 26 au 30 novembre 2011. Dix conteurs venus des régions d'Agadez, de Diffa, de Maradi et de Zinder ont pris part à la veillée autour de Moïse François Bemba, conteur international burkinabé et directeur artistique du festival Yeleen de Bobo Dioulasso.

Cette formation vient à point nommé, quand on sait que pareille initiative capable de susciter une vocation chez les jeunes afin de mettre en valeur à la fois le conte et les conteurs n'a pas été organisée depuis 2005 au Niger. Cinq jours durant, dix conteurs – des débutants et des confirmés - ont suivi des séances d'initiation et d'enrichissement aux techniques de l'art du récit, de l'occupation scénique et surtout de la relation avec le public.

La formation est sanctionnée par deux spectacles, l'un à l'Université de Zinder et l'autre au CCFN. Les étudiants sont plus que surpris de découvrir que leurs traditions ancestrales renaissent avec ses aspects ludiques et éducatifs et que désormais les veillées sont possibles dans les amphithéâtres. Au cours des deux représentations, le public est transporté dans des mondes féériques grâce à des contes qui

font voyager dans le temps et dans l'espace. Plus d'un spectateur a cru, par moments, voir des hyènes réputées pour leur glotonnerie ou leur niaiserie et qui finissent toujours par recevoir le coup de patte de monseigneur le lion, se dresser sur la scène. Tous ont oublié ce début grisard du temps qu'il fait et les crises de rhume pour prêter leurs oreilles en échange des histoires d'amour idyllique. « Si les dandalin soyayya étaient là, ils allaient avoir de beaux scénarii », crie une jeune fille au fond de la salle, au moment où le public écoute religieusement les conteurs.

Grâce à leur imagination débordante, ces conteurs qui adaptent à merveille leurs contes traditionnels au contexte actuel et en font des contes modernes avec des présidents de république, des étudiants en costume et cravate, où l'hôtel vingt étoiles au luxe insolent côtoie la cabane rustique de la vieille femme qui, après soixante ans d'une vie conjugale stérile, retrouve la joie de la maternité grâce à un génie qui la lui a fait boire dans l'eau de la mare aux nénuphars, nous ont offert un spectacle époustouflant et le droit de pouvoir rêver que les contraintes de la modernité nous ont ôté.

Les conteurs en caravane, après la formation sillonnent les régions d'Agadez, Maradi et Diffa pour véhiculer le message : le conte, art ancestral, est un métier, tout comme dans les autres qui nourrit son homme et que désormais les veillées de l'oralité sont rallumées pour le bonheur de tous.



Doula Kandegomi, alias Pipo a commencé la comédie depuis l'enfance au sein de l'école primaire de son village. Avec ses camarades à la récréation ils jouent les scènes des films que des volontaires français venaient projeter dans le village.

Il débute professionnellement au sein de la troupe 'les messagers du Sahel' dirigé par feu Azohon. Son premier rôle sera celui d'un boy dans la pièce 'Haoua l'ambitieuse' en 1987.

Cette compagnie est la première à jouer en français au Niger, cette particularité lui permet d'être invité en 1988 à Bouaké en Côte d'Ivoire au premier festival de la Francophonie.

Après 'les messagers du Sahel', Pipo intègre la compagnie 'Les jeunes Tréteaux du Niger' qui deviendra par la suite 'les Tréteaux du Niger'.

Grâce au théâtre Pipo a fait le tour du Niger et s'est produit en Afrique et en Europe (Bénin, Mali, Burkina Faso, Togo, Tchad, Ghana, Liban, Belgique, France,...).

FOFO: Tu as suivi des formations en théâtre ?

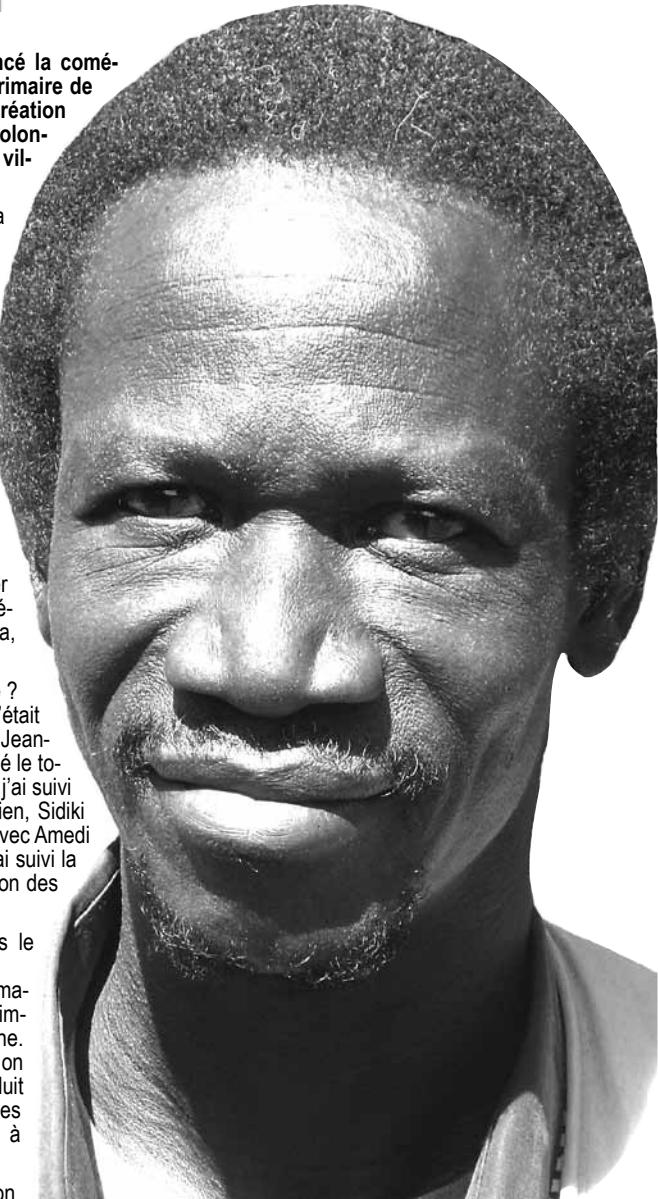
PIPO: La première formation que j'ai suivi c'était en 1995 avec un metteur en scène français, Jean-Marie Lecoq, c'est lui d'ailleurs qui m'a donné le tonus pour continuer dans cet art. Par la suite j'ai suivi des stages avec un metteur en scène ivoirien, Sidiki Bakaba, avec un français François Senior, avec Amedé Bricolo, il y'en a beaucoup... Récemment j'ai suivi la formation en conte organisée par l'association des conteurs du Niger au CCFN.

FOFO: Qu'est-ce qui te plaît le plus dans le théâtre ?

PIPO: Quand on se trompe sur scène, la manière que les comédiens ont de se corriger immédiatement. Cette technique m'impressionne. Lorsque l'on fait du théâtre pour la télévision on se sent enfermé par contre lorsqu'on se produit devant un public on est libre, c'est vivant, les réactions des spectateurs nous poussent à faire toujours mieux.

FOFO: Quelle est ton sentiment sur l'évolution du théâtre nigérien ?

PIPO: Le théâtre n'est pas très bien vu dans la culture nigérienne, lorsque j'ai commencé on pouvait compter le nombre de compagnie sur les doigts d'une main, de nos jours il y en a beaucoup plus, reste à savoir si elles font du théâtre en tant que tel...



« Comparativement au passé la culture nigérienne progresse. Il faut servir le théâtre avant d'être servi. Lorsque ma génération a débuté le théâtre c'était par notre seule volonté, nous ne gagnions rien dedans. »



Bercée par les contes de son grand-père qui réunissait tous les enfants de la famille le soir après le repas pour leur raconter des histoires puis par ceux de son illustre père, c'est tout naturellement que Fatoumata Diado Sekou est entrée dans la famille des conteurs nigériens depuis cinq ans.

FOFO: Que racontes-tu dans tes contes ?

FATOUMATA: Le premier conte que j'ai écrit moi-même parle d'une jeune orpheline appelée Sorrington, c'était en 2006. Depuis j'ai écrit sur les animaux sauvages, ceux qui vivent désormais en ville, ceux qui ont disparu tel que le gounou. Dans mes récits il y a des histoires vécues et d'autres imaginées. Autrefois le conte était destiné aux enfants mais désormais il s'adresse à tous ! Les contes de nos grands-parents s'inspiraient de nos coutumes mais maintenant les conteurs parlent de tout.

Je connais par cœur toutes les légendes que mon défunt père a laissé au Niger, en 1996 j'en ai raconté deux à l'ORTN, il s'agit de la légende de Sambo Sogah et Lobo Sogah et de celle de Fatoumata Bidani. A cette occasion j'étais accompagné par le joueur de molo qui accompagnait mon père. C'était une réalisation de Moussa Bonkoukou. Quand j'ai voulu récupérer la cassette de l'enregistrement, il m'a fait comprendre qu'il l'avait perdu, ça m'a beaucoup découragé.

FOFO: Tu as suivi des formations dans ce domaine ?

FATOUMATA: Je fais parti de l'association des conteurs du Niger dirigée par Ado Saleh. Chaque mois nous organisons des spectacles de conte à l'Espace Tréteaux. Nous avons récemment bénéficié d'une formation de trois semaines avec le conteur burkinabé François Moïse Bamba. Cette formation m'a permis de découvrir des règles que j'ignorais et de professionnaliser mon style. Nous avons entrepris une tournée nationale pour aller à la rencontre des conteurs des régions du pays, c'était très enrichissant ! Aujourd'hui le nombre de conteurs nigérien ne cesse de croître et les gens y prêtent beaucoup d'attention.

FOFO: Ton point de vu sur la culture au Niger.

FATOUMATA: Au Niger la culture est mal vue. Les acteurs culturels souffrent énormément de ça. Moi je ne connais pas encore un artiste nigérien à qui le Niger a été reconnaissant que ça soit de son vivant ou après sa mort.

FOFO: Quel est ton rêve ?

FATOUMATA: Trouver des bonnes volontés qui m'aideraient à enregistrer les légendes de mon père. C'est un projet qui me tient vraiment à cœur mais ça demande beaucoup de moyens.

FOFO: Ton dernier mot ?

FATOUMATA: Je souhaite vraiment que le secteur culturel nigérien bénéficie de plus d'appui, que ce soit du côté public et privé.

Vous savez, un pays sans culture est un pays mort.

Rencontre avec Hachimou Oumarou plus connu des nigériens sous le pseudonyme de Deffo.

FOFO: Pour toi le conte c'est quoi ?

DEFFO: Le conte est un tout dans lequel on retrouve tous les arts. Etre conteur c'est être un artiste à multiple facettes parce qu'à travers ce que raconte un conteur on voit les images, on voit le film de l'histoire. Un conteur peut chanter, il peut danser, il est le metteur en scène et le comédien. Le conte est un processus qui n'a pas de fin. Partout dans le monde des gens content ce qui prouve que l'utilité du conte a été démontrée depuis des temps immémoriaux. C'est un outil d'éducation, de distraction et c'est aussi un outil thérapeutique. Le conte évolue beaucoup de nos jours, c'est pour cela que l'on parle davantage des 'arts de la parole' que du conte tout court.

FOFO: Quelle est sa place dans notre pays ?

DEFFO: Dans ce domaine le Niger n'est pas trop en retard par rapport aux autres pays. Au Niger c'est un élément culturel qui est un lien commun à toutes les communautés qui composent notre pays. De nos jours c'est devenu un art fédérateur et des événements se mettent en place pour faire sa promotion notamment le festival que nous avons mis en place depuis dix ans, 'Gatan-Gatan', le festival international du conte et des arts de l'oralité. Grâce à ce festival des conteurs nigériens sont en train de faire le tour du monde grâce à la visibilité internationale qu'ils ont connu sur Gatan-Gatan. Moi-même grâce à ce festival j'ai fait le tour de l'Afrique et un peu l'Europe.

FOFO: De quoi parles-tu dans tes contes ?

DEFFO: La plupart de mes histoires sont tirées de la vie de tous les jours, d'autres sont tirés d'ouvrages d'écrivains tels que Boubou Hama, Hampaté Bâ, etc. Enfin je puise dans ce que m'ont transmis des grands-parents.

FOFO: Ton avis sur la culture nigérienne en général.

DEFFO: A part le conte les autres secteurs culturels ont du mal à se lever, à marcher, à s'envoler. Nous avons pourtant des infrastructures et des hommes et femmes de culture engagés mais nous avons des soucis au niveau de la formation, de l'encadrement et de la législation de ce secteur. Il faut dépoussiérer les textes et donner les moyens aux opérateurs culturels de mettre en place de grands événements, de grands rassemblements. Nous sommes encore dans le système des années 50 ou c'est l'Etat qui conçoit, qui organise et qui évalue, c'est un système totalement dépassé. Il n'y aura évolution que lorsque l'Etat laissera la gestion de la culture au privé mais c'est un travail difficile car les cadres des administrations culturelles de notre pays ont du mal à accepter cette nouvelle donne. Le Niger ne doit pas être juste un pays d'exploitation de ressources minières, il doit être un pays de service et d'accueil. Un pays est un moteur ou chaque pièce doit jouer son rôle. Si tel n'est pas le cas alors le pays a des défaillances et il ne se développera pas.



FOFO: A quand la prochaine édition de Gatan-Gatan ?

DEFFO: Elle est prévue du 3 au 8 décembre 2012 mais le programme s'étalera sur un mois complet. Le festival débutera par le carnaval des enfants puis par ce que l'on a appelé 'La nuit blanche', une grande soirée culturelle à Niamey. Puis le festival proprement dit se déroulera 3 jours à Niamey et 4 jours à Dogon Doutchi où se déroulera la clôture sur la colline de Tozon Bijini située aux abords de la ville.

Cette colline est légendaire. Lorsque l'on étudie l'histoire de cette région (Aréwa), elle a toujours eu un rôle d'accueil et de protection. A Gatan-Gatan cette colline nous a toujours fait cadeau, nous espérons avoir le cadeau de 2012.



Créé en 2004 et alors composé de 12 artistes, le groupe Etran Finatawa évolue désormais en quintet. Fusion de musique bororo et touareg, la signification du nom du groupe est lui aussi un mélange des deux cultures, en effet Etran signifie étoile en tamasq et Finatawa, tradition en peul.

L'idée de former ce groupe est née au festival Essakane au Mali en 2004. Un an après sortait le premier album du groupe intitulé 'introducing Etran Finatawa'. Etran Finatawa engage alors une tournée de 44 pays à travers de prestigieux festivals du monde entier grâce au dynamisme de leur manager, Sandra Van Edig, ethnologue et journaliste de formation. Cet opus de dix titres est nominé aux BBC World Music Awards en 2006. En 2007 Etran Finatawa enregistre son second album 'desert cross road'. Produite par une maison de disque anglaise cet album de douze titres est accompagné d'un livret de trente pages expliquant les textes des chansons pour les anglophones.

La maison de disque emballée par la qualité de cet album propose au groupe d'en enregistrer un second avec elle en 2009. Ce sera malheureusement la dernière production de cette maison qui subit alors de plein fouet la crise mondiale du secteur de la musique.

Le troisième album intitulé 'Tarkat Tajje let's go' ('on y va' en tamasq, peul et anglais) de dix titres sort en 2010.

FOFO: Quel est votre plus grand souvenir ?

ETRAN FINATAWA: Nous avons eu l'occasion de jouer dans de grands festival, notamment le Womad festival de Nouvelle Zélande en 2007 et 2009 mais parmi toutes ces tournée c'est celle que l'on a entrepris en 2004 dans la région d'Agadez au Niger qui nous a le plus marquée. Financée par l'UNFPA le but de cette tournée était d'aller à la rencontre des nomades, dans les villages, dans les campements, dans des endroits où il n'y a aucune infrastructure pour donner des spectacles pour permettre à ces populations d'oublier le temps d'un concert un peu leurs soucis. En 2010, avec l'appui d'amis anglais nous avons organisé une tournée dans le milieu scolaire de 5 régions du pays : Dosso, Tahoua, Maradi, Zinder et Niamey. L'objectif était de faire des ateliers à l'intention des jeunes pour leur faire découvrir les instruments traditionnels du pays. C'est la mission de notre groupe : montrer la richesse de la musique nigérienne au monde entier afin de la sauvegarder.

FOFO: A votre avis, qu'est-ce qui fait que la musique nigérienne soit si peu connue ?

ETRAN FINATAWA: Elle n'est pas exploitée c'est pour cela qu'elle n'est pas remarquée. Nous à chaque fois que l'on se produit sur une scène on accroche le drapeau de notre pays en fond de scène, c'est notre contribution pour faire émerger le Niger au concert des Nations, notre façon de montrer au monde entier que le Niger existe ! Il y a très peu de groupes qui sortent du pays.

Finatawa

FOFO: Comment avez-vous lancé votre carrière ?

ETRAN FINATAWA: Nous avons émergé sans l'appui du Ministère de la Culture. Nous sommes sorti la première fois hors du Niger en 2005 grâce à l'appui du directeur du CCFN de l'époque, Laurent Clavel qui nous a aidé à trouver des contacts à l'étranger et nous a prodigué des conseils. Le CCFN était alors notre lieu de rencontre, notre plateforme. A un moment vraiment ce centre ne remplissait plus cette mission mais aujourd'hui nous sommes vraiment heureux de voir qu'avec l'arrivée du nouveau directeur les artistes se retrouvent de nouveau au CCFN. C'est redevenu comme avant, désormais tu sais que si tu va au CCFN tu va rencontrer quelqu'un avec qui tu va pouvoir échanger, débattre, partager. La preuve, nous sommes venu aujourd'hui au CCFN et nous avons rencontré FOFO. Ca fait vraiment du bien, c'est de ça dont les artistes ont besoin, un cadre d'échange.

FOFO: Votre dernier mot ?

ETRAN FINATAWA: Nous sommes convaincu que la culture nigérienne va reprendre la place qui lui revient. A Niamey nous avons des centres de jeunes et des centres culturels. Il suffit juste de redynamiser ce réseau. A l'époque du Général Kountché ces centres étaient très vivants, avec une bonne volonté on peu reprendre tout ça surtout que Niamey de demain sera une métropole, il faut offrir à ses habitants des cadres de divertissement.

GUILLOTINE FAMILY

Présentation 3^{me} Album

31 Décembre
CCFN JR
à 20H30



prix: 1500 Fcfa



Hadiza Abdoulaye, connue sous le nom d'artiste Hadiza Mangou est née le 25 septembre 1974. Elle débute sa carrière de chanteuse en 1997 avec les Tendistes en tant que choriste.

En 2001 elle se lance en solo avec son premier single 'cheri na' (ma chérie). La même année elle enregistre son second titre 'Bayani' (dialogue). Son premier album de 8 titres dénommé 'Maman' sort en 2006. Cette année Hadiza a enregistré son second album de 8 titres intitulé 'Yara-yara' (les petits enfants). Le vernissage est prévu à Gaya en prélude à une tournée nationale. Durant sa carrière Hadiza Mangou s'est produite plusieurs fois au Nigéria. En 2008 elle a joué à Madrid en Espagne lors de la semaine culturelle. Cette année elle compte aller à Bamako pour un projet.

FOFO: Ton opinion sur la musique nigérienne ?

HADIZA: Je pense que les nigériens aiment la musique nigérienne mais que malheureusement dans notre pays la musique ne nourrit pas l'artiste. Dans mes textes je parle toujours de choses sensées, je ne compose pas au hasard ! Je trouve que la politique actuelle du Ministère de la culture est positive. Vous savez, l'ancien ministre avait essayé de nous mettre des bâtons dans les roues ce qui a d'ailleurs lancé Djogol Culture. Actuellement nous avons retrouvé un climat de confiance. J'aimerais qu'il y ait une union de l'ensemble des artistes nigériens pour que le domaine aille de l'avant.



HIP HOP

Crazy Girls



Rencontre avec Samira, 17 ans, élève de Terminale et Indira, 22 ans, étudiante en troisième année de droit à l'université Abdou Moumouni, membres de la formation Crazy Girls.

FOFO: Quand est né ce groupe ?

CRAZY GIRLS: Cette année au mois de mai. On a sorti notre premier titre 'hey boy' en juin. On aimait toute la musique depuis toute gamine, c'est une passion pour nous, c'est pour ça que l'on a décidé de démarrer notre carrière. On fait du R&B et du rap. Nous nous inspirons de la musique américaine.

FOFO: Crazy en anglais ça veut dire 'fou'...

CRAZY GIRLS: Nous on ne l'utilise pas dans ce sens, notre nom est une manière de dire que l'on assure dans le domaine musical, qu'on n'a pas de limite pour faire de bons trucs. Au début le public n'a pas compris et du coup notre formation n'a pas plu aux gens, d'ailleurs nous envisageons de revoir le nom de notre groupe. Vous savez avant d'être chanteuse nous étions déjà danseuse et notre groupe de danse s'appelait également Crazy Girls

FOFO: De quoi parlez-vous dans vos textes ?

CRAZY GIRLS: Notre premier titre 'hey boy' parle des garçons. D'habitude la plupart des chansons parlent des filles matérialistes alors nous nous avons montré que

les garçons sont eux aussi matérialistes. Ils aiment venir frimer, montrer qu'ils ont de belles caisses, qu'ils ont de l'argent pour attirer l'attention des filles. Dans ce titre nous essayons de leur faire comprendre que nous les filles nous ne rêvons pas toutes de tout ce bling bling et que nous les Crazy Girls c'est une attitude que nous dénonçons mais avec humour, c'est avant tout pour s'amuser.

FOFO: Votre regard sur la musique nigérienne.

CRAZY GIRLS: Nous aimons bien la musique nigérienne mais nous trouvons que ça n'évolue pas trop. Surtout au niveau des clips, c'est toujours le style des années 99. Nous encourageons tous les rappeurs et les artistes en général car nous savons que ce n'est pas facile d'être artiste vu l'état de notre pays.

FOFO: Quels sont vos objectifs ?

CRAZY GIRLS: Comme tous les artistes on espère évoluer et sortir de bonnes productions. Nous voulons nous améliorer. Vous savez c'est toujours difficile de rester dans un groupe parce que chacun a sa nature, il faut supporter d'être toujours ensemble mais tout ce que nous souhaitons c'est que Crazy Girls ait une longue vie même si nous avons chacune un style différent et que nous savons déjà qu'à un moment nous allons débuter des carrières solo mais nous ferons tout pour continuer le groupe parallèlement.



HIP HOP

Kaidan Gaskia



Entretien avec Oumarou Issoufou, alias Phéno B. Artiste rappeur, entrepreneur culturel, Phéno B évolue au sein de la formation Kaidan Gaskia et est le promoteur du studio Kountché, créé en 2002.

FOFO: Parles nous de Kaidan Gaskia 2.

PHENO: Kaidan Gaskia 2 a été créé en 2006 un peu avant le départ de certains éléments de Kaidan Gaskia aux USA le 26 juin 2006. Au départ Kaidan Gaskia était un groupe masculin, après j'ai jugé utile de lui donner une autre dimension, une autre couleur avec l'intégration de Safia au sein de la formation. Kaidan Gaskia 2 c'est donc Castro, Safia et moi même mais lors de nos concerts et des festivals nous faisons en plus appel à des musiciens pour nous produire en live. Aujourd'hui Kaidan Gaskia a cinq albums, 'Matassa' qui est sorti en 2001, 'Intchi' en 2002, 'Conscience Acte 1' en 2004 et 'Conscience Acte 2' en 2005. Notre cinquième album s'intitule 'Allahou Akbar', il est sorti en 2007. Actuellement nous préparons le sixième, il s'appellera 'Suprématie'.

Kaidan Gaskia a été le premier groupe hip hop à représenter le Niger à l'étranger, nous sommes aussi le premier groupe musical à créer un studio d'enregistrement au Niger. C'est à cause de tous ces critères que nous avons été intégrés au réseau AURA (Artistes Unis pour le Rap Africain).

FOFO: Ton sentiment sur notre Hip Hop.

PHENO: Lorsque nous sommes arrivés dans le mouvement nous avons rencontré beaucoup de difficultés, aujourd'hui il y a des studios un peu partout. Des gens pensent que le Hip Hop nigérien est mort, d'autres pensent l'inverse. Personnellement je ne crois pas que le mouvement soit mort. KG2 a toujours rempli des salles parce que nous produisons des titres que la population a envie d'entendre, nous sommes réalistes, nous parlons toujours de l'actualité ce qui fait que notre musique est écoutée et appréciée par toutes les classes d'âge.

Malheureusement il y a des gens qui tuent le mouvement, je veux parler par exemple du festival Hip Hop Wassa. Ce soit disant festival ne mérite pas de se dérouler au Niger. Une année il a fait venir Awadi du Sénégal, il ne l'a pas payé. Il a fait venir Ardiess du Bénin, il ne les a pas payé. Cette année il a fait venir Singuila de la France et il n'a pas pu le payer. Il a fait venir Priss K de Côte d'Ivoire, il n'a pas pu non plus la mettre dans ses droits. Je suis témoin oculaire de tout ce que je dis. Ce festival est une insulte à notre pays, une insulte par rapport à l'image qu'il donne à notre pays.

(suite page 12)



(suite de l'entretien page 11)

Je demande aux organismes nationaux et internationaux, aux sociétés nationales et internationales, aux syndicats, aux ONG, aux entrepreneurs, aux personnes physiques et morales d'arrêter de soutenir n'importe quoi, c'est de l'amateurisme. Je souhaite vraiment que ça soit la dernière fois que ce festival insulte et fasse insulter notre pays.

FOFO: Vous produisez qui au studio Kountché ?

PHENO: Nous avons produit pas mal de groupes à commencer par nous même. Ali Atchibili, Mamar Kassey, Mali Yaro, Bouréima Disco, le mouvement Djogol Culture, Wass Wong, etc. Nous sommes en train de rénover le studio afin que notre pays ait vraiment un studio dans les normes, une structure qui répond aux normes internationales.

FOFO: Parlez-nous de votre passage à la présidence.

PHENO: Les gens qui pensent que j'ai été nommé conseiller à la présidence grâce à Djogol Culture, c'est de l'utopie. J'ai des convictions politiques et ce sont ces convictions qui m'ont mené à ce poste. D'ailleurs lors de mon séjour à la présidence on ne m'a jamais parlé de Djogol Culture, on m'a juste demandé comment s'étaient déroulées les élections.

FOFO: Quels sont les projets du groupe ?

PHENO: Kaidan Gaskia 2 sortira l'album 'Suprématie' au premier trimestre 2012. Ca sera un album de 12 ou 15 titres. Nous envisageons également une tournée nationale. Au passage je vous informe qu'en novembre nous avons représenté le Niger au Festival 'Les Nuits Atypiques' de Koudougou au Burkina Faso.

FOFO: Ton dernier mot ?

PHENO: Je souhaite que la culture nigérienne soit un levier de développement au même titre que l'uranium, le pétrole, l'or, etc.



Près de cinquante pays ont pris part à la huitième édition du Festival International de la Mode Africaine qui s'est déroulée à Gorou Kirey, 'la plage' de Niamey du 23 au 27 Novembre 2011.

C'est au Palais des Sports de Niamey qu'a eu lieu la cérémonie d'ouverture en présence de plusieurs hautes personnalités nigériennes et étrangères. Au même endroit la soirée d'ouverture 'la grande nuit de la musique' a vu se produire sur scène les grands noms de la musique nigérienne et africaine tels que Idak Bassavé et Fatoumata Kouyaté. Pour ce concert Alphadi a offert pour la première fois aux nigériens une chanteuse Lyrique d'Opéra Classique, Nathalie Leonoff, qui a interprété l'hymne du festival aux cotés de Mali Yaro. Étaient présent aussi le rappeur français Stimo de Tremblay dans le cadre d'un échange initié entre la ville de Tremblay et le Niger dans le domaine des cultures urbaines. La seconde journée du festival a été marquée par des débats entre professionnels des métiers de la mode et des arts avant le premier défilé de festival qui s'est tenu au CCFN à 21H. Ce défilé dédié au panafricanisme s'est déroulé devant une salle comble venu découvrir les jeunes créateurs du continent.

Le concours 'l'Afrique est à la mode' a eu lieu à Gorou Kirey lors de la troisième soirée. Ce concours récompensant les meilleurs jeunes stylistes africain a cette année consacré Marta Raphaëlle Gouandjika. Cette créatrice de 27 ans aux origines roumaines et centrafricaines réside à Bangui. La seconde place a été attribuée à la camerounaise Micheline Many, âgée de 24 ans. Le troisième lauréat est le camerounais Alex Yvon Wamba. Le même soir a eu lieu le concours de Top modèle. Pour les femmes c'est la sénégalaise Mam Dianna Thiam qui remporte le trophée et pour les hommes l'Angolo-Haïtien Pedro Sauko Ali.

La dernière journée du FIMA a été comme à l'accoutumé consacrée au défilé des grands créateurs des cinq continents.

Cette 8ème édition a été couronnée de succès au vu de la forte mobilisation du public et des riches découvertes et échanges qui se sont déroulés tout au long de la semaine.

Au Fima, chaque jour est une fête !

FOFO: Qu'est-ce qui t'a poussé vers le mannequinat ?

ATTOU: Ma mère me prêtait souvent le magazine Amina quand j'étais adolescente. Ça m'a donné le goût de la mode, de la beauté. J'adorais me maquiller, j'appréciais les femmes bien habillées. En 1998 j'ai remporté le premier prix de 'Miss Palais des Congrès', c'est à cette occasion que l'on m'a surnommée Attou Miss. La même année j'ai été sacrée première dauphine à l'élection Miss Niger. Par la suite j'ai représenté le Niger au concours 'Miss CEDEAO' en 2000 au Sénégal et en 2002 au concours 'Miss FESPM' à Brazzaville. J'ai participé à plusieurs autres concours internationaux de top modèle à la même époque.

FOFO: Qu'est-ce que ce métier t'a apporté ?

ATTOU: Le mannequinat m'a beaucoup donné. J'ai voyagé, j'ai découvert beaucoup de choses, j'ai rencontré des gens avec lesquels je travaille encore aujourd'hui que ça soit ici au Niger ou à l'étranger.

FOFO: Pour qui travailles-tu ?

ATTOU: Au Niger j'ai travaillé pour la firme Unilever, la banque BISIC et le magazine 'Miss Niger'. Sur le plan international on ne peut pas savoir parce que lorsque l'on pose les photographes revendent les photos à on ne sait qui ou quoi (rire). Toutefois lorsque je découvre mon image quelque part sans mon consentement, je porte plainte.

Je travaille également lors des FIMA. C'est un grand festival pour moi car Alphadi offre à travers cet événement une très grande chance au Niger. Qui a part le FIMA réunit 500 festivaliers du monde entier au Niger ?

J'ai défilé à toutes les éditions du FIMA sauf à la première car je représentais le Niger à un concours de top modèle en Côte d'Ivoire à la même période. C'était en 1998, c'est d'ailleurs Alphadi qui m'avait sélectionnée pour participer à ce concours.

FOFO: Tu vis de ton travail ?

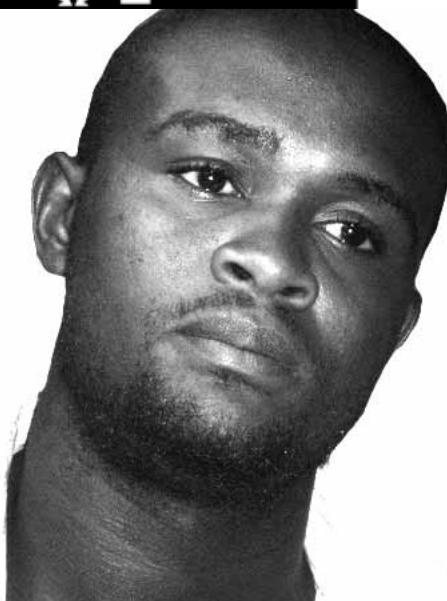
ATTOU: Le mannequinat n'est pas rentable au Niger. Tout d'abord la mode est mal connue dans notre pays à l'instar des autres volets culturels et sportifs. Nous n'avons pas de figures emblématiques connues à l'échelle internationale dans ces domaines, ce sont des secteurs négligés sur lesquels peu de gens portent un bon regard.

FOFO: Quels sont tes projets ?

ATTOU: J'ambitionne de relancer la mode au Niger en organisant des défilés de mode, des soirées culturelles et surtout en faisant la promotion des créateurs nigériens parce que dans ce domaine le seul qui est actuellement connu à l'international c'est Alphadi alors qu'il y en a beaucoup d'autres qui ont un grand talent.



Ramatou Ibrahim plus connue sous le pseudonyme de Attou Miss est mannequin. Diplômée en secrétariat bureautique elle fait ses premiers pas sur les podiums en 1997 lors d'un défilé organisé par Alphadi pour Niger-Afrique au Palais des Congrès de Niamey.



Depuis 2 ans les sketchs de 5 minutes de 'La famille c'est nous' divertissent les téléspectateurs. Entretien avec Clément Anatovi Serge, alias Tchatcho, créateur de la série.

FOFO: Quand est née 'La famille c'est nous'?

TCHATCHO: Cette série a été mise en place le 6 juin 2009. 'La famille c'est nous' signifie nous tous, c'est à dire tous les nigériens, nous formons une même famille.

FOFO: Comment t'es venu ce concept ?

TCHATCHO: J'aime la comédie depuis mon plus jeune âge. A l'école je participais à toutes les fêtes scolaires de mon école en tant qu'acteur. Je suis allé à Cotonou, là bas j'ai intégré un groupe de jeunes qui jouait des sketch. Je suis aussi resté 3 mois en Côte d'Ivoire où là aussi j'ai adhéré à une troupe de théâtre. Au Niger j'ai fait un stage au niveau de Tal-TV. C'est comme ça que je me suis fait ma petite expérience. Parallèlement à la comédie j'ai fait des études de communication, j'ai un BTS d'Etat en communication, une licence en marketing et je poursuis actuellement des cours de master 2 en communication. C'est grâce à cette double compétence, le théâtre et la communication que je me suis lancé dans la réalisation.

FOFO: Que véhiculez-vous à travers vos sketchs ?

TCHATCHO: Nous touchons les thématiques de la corruption, de l'éducation, de la paix, la solidarité, la religion. Nous suivons également l'actualité de près. J'ai beaucoup de sources d'inspirations, partout ou je regarde je trouve l'inspiration.

FOFO: Où en est la série depuis deux ans ?

TCHATCHO: Depuis 2009 une cinquantaine d'épisodes ont été diffusés sur la Télévision Ténéré. Présentement j'en ai une centaine d'autres déposés sur papier. Je profite de cette interview pour vous informer que j'ai écrit un court métrage de 45 minutes en 2010 pour la chaîne Canal 3 Niger, ce film s'appelle 'La Morale', il a déjà été diffusé sur cette chaîne.

FOFO: Comment as-tu réussi à convaincre RTT de diffuser ta série ?

TCHATCHO: Avant je bossais à l'aéroport, un jour j'y ai rencontré la directrice générale de la chaîne qui devait voyager. Je lui ai parlé de mes ambitions et elle a accepté de me recevoir à son retour. A son retour je lui ai soumis mon projet en lui demandant de produire et de diffuser mes réalisations. Elle a accepté mais elle a ajouté qu'on ne devait rien attendre de plus d'elle. Elle a été très claire. C'est pour cela que nous n'avons jamais été payé pour ce que nous avons fait jusqu'à ici. Je remercie RTT qui continue à mettre le matériel à notre disposition mais je souhaite que l'on établisse un contrat pour que nous puissions gagner quelque chose de notre travail.

FOFO: Ca veut dire que tous les comédiens de ma famille jouent gratuitement ?

TCHATCHO: Avant je donnais des frais de motivation aux artistes avec ce que je gagnait en travaillant à l'aéroport mais aujourd'hui je n'ai plus de boulot. J'aimerais vraiment que la RTT nous aide, ne serait-ce qu'en nous trouvant des sponsors. En effet notre série passe trois fois par jour, 7 jours sur 7 sur cette chaîne.

FOFO: A part 'La famille', tu as d'autres projets ?

TCHATCHO: Je projette de pousser un peu plus en avant. C'est à dire de réaliser des courts et longs métrages. J'ai déjà écrit cinq films. Je recherche un partenariat avec la chaîne Africable. L'objectif s'est d'arriver à avoir notre propre matériel cinématographique afin d'être indépendant.

FOFO: On vous a vu aussi sur scène.

TCHATCHO: Oui, le 14 mai 2011 nous avons donné un spectacle à la MJC Djado Sékou. Ca a été un vrai succès, on a fait 800 entrées. Ce spectacle a été élu meilleur spectacle de l'année par les animateurs.

Je suis également rappeur, mon groupe s'appelle Block d'Acier mais je me retrouve plus dans la comédie que dans le rap.

FOFO: 'La famille c'est nous', c'est qui ?

TCHATCHO: Actuellement nous sommes cinq membres actifs : Tonton Cheik, Bazé, Ali, Aïda, une nouvelle que l'on vient d'intégrer et moi-même.



FOFO: Parlez-nous de votre formation.

IDI: J'ai obtenu un master II en documentaire et création de l'université Gaston Berger de Saint Louis au Sénégal. Je suis cinéaste mais avant tout je suis littéraire, j'ai suivi des études de lettres à l'université Abdou Moumouni de Niamey et pendant des années j'ai été dramaturge, un peu conteur avant d'écrire des scénarios. J'ai écrit quelques pièces de théâtre dont 'Badabroume' qui a été réalisée au Burkina Faso dans le cadre des Récréales de 2002. Cette même pièce a été jouée au Festival panafricain d'Alger en 2009 et au festival des Arts Nègres de Dakar en 2010. J'ai pris part à plusieurs projets de fictions, notamment des feuilletons, le dernier en date c'était au Centre cinématographique du Mali.

FOFO: Qu'est-ce qui vous a poussé vers le cinéma ?

IDI: J'ai quitté le théâtre pour le cinéma pour diverses raisons, la difficulté d'éditer mes œuvres, le sentiment de ne pas savoir pour qui j'écrivais sachant que la population nigérienne est à 50% analphabète et qu'elle n'a donc pas accès à ce que j'écris. Ecrire en français c'était en quelque sorte écrire pour d'autres. Je me suis donc penché vers le cinéma. J'ai commencé par des scénarios en haoussa et ensuite en français. Le cinéma permet de faire passer un message, des histoires, même à travers une langue qui n'est pas la votre. La preuve c'est que pendant des décennies la population nigérienne a suivi des films indous, chinois, français et américains sans être dérouté, en comprenant parfaitement les histoires. L'utilité du cinéma n'est plus à démontrer, c'est le canal le plus efficace pour atteindre ses objectifs. Le cinéma peut en une seule fois atteindre plusieurs milliers de gens, il est de ce fait le plus efficace des médias. Son impact découle des réalisateurs, certains amènent les gens à corriger ou à adopter de mauvais comportements, d'autres veulent seulement les informer, certains veulent faire rire, d'autres pleurer, etc.

FOFO: Quelles sont vos réalisations ?

IDI: Dans le cadre de ma formation j'ai réalisé un documentaire collectif de 24 minutes intitulé 'Saint Louis et nous'. Ce documentaire a été diffusé dans de nombreux festivals. Pour mon diplôme de fin d'étude j'ai réalisé mon premier documentaire dénommé 'Quête'. A la fin du film on me voit sur une piste poursuivre ma quête, c'est à dire que je n'ai pas fini ma quête à la fin du film parce qu'il s'agit d'une quête spirituelle. Ce documentaire de 24 minutes a été diffusé récemment au festival Bénin Doc, un festival de films documentaires au Bénin. Après j'ai réalisé 'une journée avec Alhousseini' en mai 2011. Ca a été tourné dans le village d'Azel à 15 kilomètres d'Agadez. Ce film de quinze minutes fait parti d'une commande de dix films de la télévision franco-allemande Arte. Parmi ces dix films, trois ont été tourné au Niger. Actuellement je suis en plein tournage d'un nouveau film de 52 minutes qui s'intitule 'chronique'. Ce film retrace la vie d'un jeune dessinateur qui caricature les hommes politiques, c'est un jeune qui n'a jamais été à l'école.



FOFO: Votre point de vu sur le cinéma nigérien.

IDI: Vous savez tous que le Niger était pionnier dans le cinéma en Afrique francophone. Les séjours de Jean Rouch au Niger ont favorisé la naissance du cinéma et des premiers réalisateurs comme Moustapha Alassane, Oumarou Ganda et ceux qui ont suivi, Inoussa Ousseini, Moustapha Diop, etc. Ca a donné naissance aussi à de grands acteurs tels Zalika Souley. Après cette époque le cinéma a connu une très longue traversée du désert pendant laquelle seulement deux ou trois films ont été produits. A l'époque il fallait utiliser des pellicules qui coutent toujours aujourd'hui très chères. C'est l'avènement du numérique qui a permis au cinéma nigérien de reprendre notamment en matière de documentaire avec Sani Magori, Malam Saguirou, Moussa Djingarey et tous les autres qui arrivent. Nous sommes dans cette phase de relève avec cette génération qui travaille essentiellement avec le format vidéo. Nous espérons redonner au cinéma nigérien ses lettres de noblesse. Mais malgré l'emploi du numérique le cinéma reste un domaine qui demande beaucoup d'argent et on ne peut pas toujours tendre la main vers l'extérieur, nous devons trouver les ressources nécessaires dans notre pays, il faut vraiment que l'Etat appuie ce secteur. Actuellement nous évoluons au sein du réseau Africadoc avec lequel nous envisageons la mise en place d'une politique de fonds d'appui au cinéma.

FOFO: Votre dernier mot ?

IDI: Le cinéma nigérien a besoin de tout le monde. Nous devons être solidaire, nous entendre car tant que l'on restera épargné notre cinéma ne pourra pas marcher et nous risquons de retourner à la case départ.



« Je souhaite que les artistes de tous les domaines se tendent la main au lieu de rester en rang dispersé, ça nous donnera beaucoup plus de force pour que les décideurs commencent à croire en ce que nous faisons.»

C'est dès l'école primaire que Marie Kaziendé découvre sa passion pour le dessin et s'est tout naturellement qu'en quittant le lycée français de Niamey en 1978 elle poursuit dans cette voie à l'institut des Beaux Arts de Dakar de 1980 à 1982.

Elle poursuit sa formation par un stage de batik au centre artisanal des métiers d'Arts de Ouagadougou de 1983 à 1985 avant d'enchainer avec un stage d'impression sur pagne et tissus à la Sonitextile (Société Nigérienne de Textile).

Dans ces œuvres Marie Kaziendé utilise la technique du batik, la gouache, la peinture à l'huile et les aquarelles. A la différence de nombreux peintres nigériens de sa génération qui ont choisi la voie de l'art abstrait, Marie Kaziendé a opté pour le réalisme et le naturalisme en représentant le monde, les hommes, tels qu'ils sont et non tels que peuvent les concevoir ou les styliser l'imagination et l'intelligence de l'artiste.

De 1987 à 1998 Marie Kaziendé participe à plusieurs expositions collectives à Niamey et au Forum des femmes artistes nigériennes. Elle expose au SIAO (Salon International de l'Artisanat de Ouagadougou) et aux différentes éditions du FESPACO. Ses œuvres sont également exposés en Europe, à Strasbourg en France, à Carolina en Allemagne.

En 1999, à Niamey, elle expose au Centre Culturel Franco Nigérien, au Centre Culturel Américain et au Centre Culturel Libyen. Marie Kaziendé participe au premier festival cinématographique du Niger (Recan) en 2000.

En 2001 l'artiste participe au symposium de peinture au Centre Culturel Français de Ouagadougou organisé par la fondation Olorum. La même année elle est invitée à Vermonth aux Etats Unis pour une exposition vente et à la Biennale de Dakar au Sénégal.

Les œuvres de Marie sont sélectionnées en 2002 et 2003 à l'exposition mondiale des femmes artistes 'Women of World' aux Etats Unis regroupant des plasticiennes de 177 pays. A la même période elle participe également aux journées d'études et d'échanges culturels et artistiques d'Amber (France) et à la Biennale de Bingerville (Côte d'Ivoire).

En 2004 Marie Kaziendé est invitée par le peintre burkinabé Sama pour une exposition collective à Ouagadougou et en 2005 elle est assistante en peinture lors des cinquièmes jeux de la Francophonie à Niamey. L'année suivante elle expose à l'hôtel Sheraton de Lomé et au CCFN de Niamey.

Jury aux différentes éditions du festival de la jeunesse du Niger depuis 2001, Marie Kaziendé projette d'ouvrir une galerie d'arts à Niamey et une petite école d'art pour les enfants déscolarisés.



Emzad, un trésor en perdition

par Hadan Issouf

Considérées à tort ou à raison de carburant, moteur des sociétés humaines, les traditions font marcher les communautés. De tous les temps et en tous lieux de ce vaste monde, les sociétés ont vécu, vivent et vivront certainement avec leurs coutumes. Chez les Touaregs du nord Niger existe l'emzad, violon monocorde joué par les femmes et pour les Hommes. La société touarègue est intimement liée au son de l'emzad. C'est le "nerf sciatique de la communauté touarègue", affirme l'ex-ministre Aïtôck Mohamed. Hélas, cet instrument de musique transmis de mère en fille, très respecté chez les Touaregs, se meurt à petit feu. On ne compte plus que quelques vieilles femmes qui savent en jouer. Des vieux tirent la sonnette d'alarme aux oreilles inattentives des jeunes plus attirés par le modernisme. L'heure est grave! Que faire?

L'emzad a une longue histoire. Selon certaines sources, le premier emzad a été confectionné par une femme qui à loué le courage de son mari qui a su résister aux ennemis. Tous les hommes ont fui et seul Abarad était resté pour défendre corps et âme les femmes et les enfants du campement jusqu'à la dernière goutte de son sang. Pour lui rendre hommage, son épouse coupa des mèches de ses longs cheveux pour confectionner le premier emzad. Le répertoire de l'emzad est constitué des poèmes épiques et lyriques joués et chantés la nuit aux heures de repos et de méditation.

Mais la pratique de cet instrument tend aujourd'hui à disparaître. Il reste peu de femmes à savoir encore le manier. Il

est donc urgent de trouver les moyens de sauvegarder cet instrument unique au monde avant qu'il ne soit trop tard. Du haut de ses quatre vingts ans, la violoniste Ajo Emini tire la sonnette d'alarme : "L'emzad se meurt ! Faites rapidement quelque chose". Avant d'enchaîner avec un brin de mélancolie : "De nos jours les hommes ne respectent plus rien, pas même l'Ashak, ce code de conduite qui a fait la fierté des Touaregs. Pour vous dire la vérité, les hommes touaregs n'écoutent plus l'emzad. Seuls quelques personnes le font", s'alarme t-elle. Elle en sait quelque chose! Elle est l'une des toutes dernières joueuses que compte la région d'Agadez et sait qu'elle n'a plus de relève.

L'emzad est un formidable véhicule des valeurs ancestrales chez les touaregs. L'emzad rappelle aux hommes qu'ils ont un devoir de bonne conduite à l'égard des membres de la société. L'emzad interdit de frapper la femme, l'emzad interdit d'ignorer les faibles et les enfants en détresse. "Son premier mérite qui force l'admiration est le fait que l'emzad s'efforce à corriger les travers de notre société. L'emzad rappelle aux Hommes le contrat social qui les lie à la vie du campement. Nul ne doit rester insensible au son langoureux de l'emzad ! Ce son qui devient fouet pour lacérer la peau des faibles et des lâches. Ceux qui ont failli en public !", explique Ibrahim Diallo, auteur du livre Emzad, ou le soupir étranglé.

Même souci pour Aïtok Mohamed, ancien ministre et homme de culture très reconnu à Agadez. Il se felicite de l'initiative de la Radio Nomade FM basée à Agadez, laquelle à travers une émission intitulée "Elan n'Ashak" (les années de l'honneur) fait de son mieux pour sensibiliser les gens. Cette émission qui a un grand auditoire a permis aux jeunes de la région de mieux connaître et comprendre les valeurs de l'emzad.

A Agadez, Abdallah ag Oumbadougou, un chanteur réputé pour sa voix puissante et sa présence sur scène, se bat contre la disparition de cette coutume ancestrale avec son association TAKRIST N'TADA. Idem pour le comité d'organisation du Festival de l'Aïr qui a inscrit un concours de l'emzad dans son programme. Et sur un plan plus général, l'Association pour le développement durable et la solidarité (ADDS) de Issouf Ag Maha a initié une école de l'emzad à Agharous et dans le Talak, avec l'appui de Croq'Nature et de l'UNESCO.

Mais pour imprimer à cette démarche de sauvegarde un caractère plus salvateur, il est impératif que l'Etat du Niger et au-delà tous les Etats ayant en partage l'emzad comme l'Algérie, le Mali, le Maroc et la Mauritanie conjuguient leurs efforts dans le même sens.

Une perte inestimable se passe en silence. La continuité de l'emzad est liée au souffle de ces quelques femmes qui restent encore en vie. Quand elles nous quitteront, il n'y aura plus d'emzad ! Plus de code de conduite ! Plus de l'entraide !. C'est le drame qui nous guette ! Traditionnalistes de tous bords, mobilisons-nous !



Joséphine Baker, née née Freda Josephine McDonald le 3 juin 1906 à Saint-Louis (USA), et décédée le 12 avril 1975 à Paris, est une célèbre chanteuse, danseuse et meneuse de revue. Elle est souvent considérée comme la première star noire.

Elle passe une partie de son enfance à alterner entre l'école et les travaux domestiques pour des gens aisés chez qui sa mère l'envoie travailler. Joséphine contribue par son salaire à faire vivre la fratrie dont elle est l'aînée. En effet sa famille est très pauvre. Joséphine quitte l'école en février 1920 pour se marier. Joséphine a 13 ans. Le mariage prend fin quelques mois plus tard. Pour gagner sa vie Joséphine danse au Standard Theater, où elle gagne 10 dollars par semaine mais elle voit grand, et l'envie de danser à Broadway la pousse, âgée d'à peine 16 ans, à quitter son second mari William Baker, dont elle conservera le nom, pour aller tenter sa chance à New York. Elle rejoint la troupe de la comédie musicale *Shuffle Along*, un spectacle populaire à la distribution entièrement noire. Au bout de 2 ans de tournée elle quitte la troupe pour entrer au Plantation Club, où elle fait la rencontre de Caroline Dudley Regan, l'épouse de l'attaché commercial de l'ambassade américaine à Paris. Caroline voit en Joséphine un grand potentiel. Elle lui propose de la suivre en France pour monter un spectacle, la Revue Nègre, dont elle sera la vedette et lui propose à ce titre un salaire de 250 dollars par semaine.

Joséphine accepte et monte sur scène pour la première fois en France au Théâtre des Champs-Elysées le 2 octobre 1925. Vêtue d'un simple pagne de bananes, elle danse sur un rythme de charleston, une musique alors encore inconnue en Europe, l'interprétation d'un tableau baptisé La Danse sauvage. Le scandale fait rapidement place à l'engouement général. Joséphine suscite

l'enthousiasme des Parisiens pour le jazz et les musiques noires. Après une tournée en Europe, Joséphine Baker mène la revue des Folies Bergère de 1927 accompagnée d'un léopard, dont l'humour fantasque terrorise l'orchestre et fait frémir le public.

En 1927, la jeune star se lance dans la chanson et remporte un succès inoubliable avec la chanson 'J'ai deux amours' en 1931. Quelques rôles lui sont proposés au cinéma par des cinéastes. Ses deux principaux films, 'Zouzou' et 'Princesse Tam Tam', ne rencontrent pas le succès espéré. Sa tournée de 1936 aux États-Unis ne rencontre pas non plus la réussite escomptée. Elle rentre en France et acquiert la nationalité française en 1937 en épousant un Français, Jean Lion.

Dès le début de la Seconde Guerre mondiale, Joséphine devient un agent du contre-espionnage, puis se mobilise pour la Croix-Rouge. Elle s'engage le 24 novembre 1940 dans les services secrets de la France libre et s'acquitte durant la guerre de missions importantes en utilisant souvent ses partitions musicales pour dissimuler des messages. Engagée ensuite dans les forces féminines de l'armée de l'air, elle débarque à Marseille en octobre 1944. À la Libération, elle poursuit ses activités pour la Croix-Rouge. Ses activités durant la guerre lui vaudront la croix de guerre, la Médaille de la résistance et quelques années plus tard la Légion d'honneur des mains du Général de Gaulle.

Le plus grand malheur de sa vie est de ne pas pouvoir avoir d'enfants. Avec Jo Bouillon, qu'elle épouse en 1947, elle achète un domaine en Dordogne où elle accueille des enfants de toutes origines qu'elle a adoptés afin de prouver que la cohabitation de «races» différentes pouvait admirablement fonctionner. Au final, ils adopteront 12 enfants ce qui fut entre autres un des motifs de leur rupture en 1957, Jo Bouillon estimant qu'il était folie d'adopter plus de 6 enfants. Elle engloutit toute sa fortune dans ce domaine et doit multiplier les concerts pour poursuivre son œuvre.

En 1955, elle amplifie en Europe la vague d'indignation soulevée par le meurtre du jeune afro-américain Emmet Till aux Etats Unis, suivi de l'acquittement des deux assassins. Elle participe en 1963 à la Marche vers Washington pour le travail et la liberté organisée par Martin Luther King. À cette époque, elle est engagée depuis un moment dans l'action de la LICRA qui deviendra en 1979 LICRA.

En juin 1964, Joséphine Baker lance un appel pour sauver sa propriété de Dordogne. Émue et bouleversée par la détresse de cette femme, Brigitte Bardot participe immédiatement à son sauvetage en lui envoyant un chèque important.

Alors que Joséphine est pratiquement ruinée, la princesse Grace de Monaco, amie de la chanteuse, d'origine américaine et artiste comme elle, lui offre alors un logement pour le reste de sa vie et l'invite à Monaco pour des spectacles de charité.

Au cours d'une ultime revue fêtant ses 50 ans de carrière à Bobino à Paris en 1975, au lendemain de la soirée de gala elle meurt des suites d'une hémorragie cérébrale le samedi 12 avril. Elle est enterrée au cimetière de Monaco.

« Un jour j'ai réalisé que j'habitais dans un pays où j'avais peur d'être noire. C'était un pays réservé aux Blancs. Il n'y avait pas de place pour les Noirs. J'étais aux États-Unis. Beaucoup d'entre nous sommes partis, pas parce que nous le voulions, mais parce que nous ne pouvions plus supporter ça... Je me suis sentie libérée à Paris. »

La Nouvelle Imprimerie du Niger



**soutient la culture
et la jeunesse nigérienne**

Association FOFO
PROMOTION DE LA CULTURE NIGERIENNE
WWW.FOFO MAG.COM

**Soutenez le Magazine FOFO
ACHETEZ VOS CARTES D'ADHERENT 2012
1000 Fcfa + 1 photo d'identité**

disponibles à l'Association FOFO et à la buvette du CCFN Jean Rouch

Voice SMS faites parler vos sms

le SMS change avec Orange



Chez Orange, nous savons qu'il est important pour vous de partager vos émotions avec vos amis, c'est pourquoi nous vous offrons le Voice sms. Ce service vous permet d'envoyer des messages vocaux à la place de vos sms

Comment ca marche

Pour envoyer un SMS vocal il vous suffit de composer * suivi du numéro de votre interlocuteur et lancez l'appel.

Ensuite laissez votre message et pour finir appuyez sur n'importe quelle touche pour arrêter l'enregistrement.

Votre interlocuteur reçoit un message de notification du **224** lui demandant d'appeler le **224** pour écouter le sms Vocal.

L'envoi de message vocal est facturé à **20fcfa**.
La réception est gratuite

Service client : **222** depuis un mobile Orange
ou **90 22 22 22** depuis un autre opérateur www.orange.ne

la vie change avec **orange**™

REGIE PUBL